Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

Quelques publications récentes sur la Bible

Novum Testamentum graece rec. C. Tischendorf, ed. VIII *critica major. Vol.* III, *Prolegomena, scripsit* C. R. Gregory, *pars* II. Leipzig, Hinrichs, 1890, 800 p. in-8°.

Novum Testamentum D. N. J. C. latine sec. edit. S. Hieronymi rec. J. Wordsworth, *in operis societatem adsumpto* H. J. White. P. I, fasc. I. Oxford, Clarendon Pres, 1889, xxxvii et 170 p. in-4°.

Appendices ad Novum Testamentum Stephanicum, curante G. Sanday. Oxford, Clarendon Press, 1889, 199 p. in-18.

The Holy Bible edited with various renderings and readings by T. K. Cheyne, S. R. Driver (*Old Testament*), R. L. Clarke, A. Goodwin *and* W. Sanday (*New Testament*). 2e édit., Londres, Eyre et Spottiswoode, s. d., in-4°, 6 cartes.

The Psalms in Greek according to the Septuagint, ed. by H. B. Swete. Cambridge, University Press, 1889, xiv, 415 et 8 p. in-8°.

Die Trierer Ada-Handschrift bearb. u. hgg. v. K. Menzel, P. Corssen, H. Janitschek, A. Schnütgen, F. Hettner, K. Lamprecht. Leipzig, A. Dürr, 1889, x et 119 p. gr. in-fol. et 38 planches, dont 3 en couleur (publications de la Société *für Rheinische Geschichtskunde*, VI).

Notice sur un très ancien manuscrit grec en onciales de saint Paul conservé à la Bibliothèque nationale, par H. Omont. Paris, 1889, 59 p. in-4° et 2 pl. (*Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXXIII, I).

Je ne voudrais pas faire ici un article de critique ; j'aimerais seulement à présenter aux lecteurs de la *Revue de théologie et de philosophie* quelques bons et beaux ouvrages parus en ces derniers mois et consacrés au texte du Nouveau Testament ou de la Bible en grec et leur montrer, par cette rapide revue, comment savent travailler nos théologiens bibliques.

A tout seigneur tout honneur. Le Nouveau Testament de Tischendorf doit être nommé ici en première ligne, mais Tischendorf est bien loin derrière nous. C'est à M. Gregory qu'est échue la tâche de composer les Prolégomènes de la célèbre *editio critica VIII major* et le savant américain s'en est acquitté avec supériorité. Qui n'a rencontré sur quelque chemin, entre Boston et le mont Athos, ce petit homme à l'œil vif, à la longue chevelure, qui semble être l'incarnation d'un manuscrit grec, mais d'un manuscrit très vivant, très

remuant et souriant? On ne saurait dire, ni tout ce que Gregory a fait, ni combien sa méthode est sûre. Le présent fascicule est consacré aux manuscrits minuscules. Qu'on juge des progrès accomplis : le dernier auteur, M. Scrivener, énumérait en 1883, avec les lectionnaires, 1817 manuscrits en minuscule ; Gregory en compte, y compris les lectionnaires, 3553, il les décrit tous et il sait ce qu'il y a dans chacun d'eux. On se réjouit de penser tout ce qu'un voyageur doit avoir amassé, dans une pareille tournée, d'observations et de faits de toute espèce et on s'efforce de lire entre les lignes de son catalogue pour deviner quels travaux nous réserve un homme d'autant de savoir et d'un si bon jugement.

Cependant les Anglais, fiers de leur réputation méritée, tiennent à garder le premier rang parmi les éditeurs de textes bibliques. L'Université de Cambridge, héritière de la tradition de Bentley, a entrepris depuis longtemps les travaux d'une édition des Septante, destinée à remplacer celle de Holmes et Parsons (1798-1827), sur laquelle malheureusement on ne peut compter, et celle de Tischendorf, qui est absolument insuffisante. L'édition en petit in-8° dont nous annonçons le second volume n'est qu'une pierre d'attente, une collation des principaux manuscrits onciaux déjà imprimés, au-dessous du texte du *Vaticanus*. Plus tard on y joindra, sinon le flot des minuscules, du moins ceux qui ont de l'intérêt et les citations de Philon et des auteurs chrétiens. Il sera bien bon que cette collation complète nous soit donnée. Les bons manuscrits grecs servent à la critique du texte hébreu, mais les mauvais sont indispensables à l'étude des versions faites sur le grec, et elles sont nombreuses et importantes. Grouper en familles les textes des LXX, c'est toute une science, à laquelle les Italiens, les Anglais et les Allemands, Vercellone, l'abbé Ceriani, Field, MM. de Lagarde et Cornill, ont déjà donné les bases les plus solides. L'avenir nous réserve certainement, quand l'œuvre de M. Swete sera plus avancée, les plus intéressantes découvertes dans ce domaine. Mais il faudrait d'abord qu'un autre Gregory eût fait la revue de tous les manuscrits et les eût décrits à fond, symétriquement et avec ensemble. En aucun cas, l'édition préparée ne sera un texte critique, cette ambition dépasse les visées des éditeurs de Cambridge ; ce sera simplement un recueil, aussi bien fait que possible, de variantes, un précieux instrument de travail.

Oxford et Cambridge ont fait la paix sur le terrain des études bibliques : la Revision, cette œuvre qu'on ne saurait assez louer, a réuni les deux universités dans l'entente la plus fraternelle. Mais chacune a ses théologiens et ses entreprises particulières, comme son caractère propre et son individualité. Westcott et Hort sont des *Cambridge men*, et le regretté évêque de Durham, Lightfoot, auquel M. Westcott a succédé ces jours mêmes, y avait toutes ses attaches ; c'est à Cambridge que le savant professeur Bensly s'étudie à exercer notre patience en nous faisant espérer l'édition du qua-

trième livre d'Esdras ; nous ne perdrons certainement rien à avoir attendu. Oxford, de son côté, a entrepris une œuvre considérable, l'édition de la Vulgate pour le Nouveau Testament. Les lecteurs de cette *Revue* ont entendu louer, avant qu'elle fût entrée en exécution, la grande entreprise de l'évêque de Salisbury [1]. Pour moi qui l'ai suivie de près et qui fais ma compagnie du premier volume paru, j'en pense trop de bien pour en parler longuement. Enfin nous avons le commencement d'une édition crititique de la version de saint Jérôme, de cette œuvre admirable malgré ses défauts et qui a été si tristement défigurée par les copistes du moyen âge, par Sixte Quint et par Clément VIII. M. Wordsworth, que ses fonctions épiscopales empêchent de se consacrer tout entier à la science, a pris pour coadjuteur en ces matières un jeune théologien, M. White, qui justifie pleinement la confiance que son évêque a mise en lui.

C'est également d'Oxford que nous vient une œuvre de vulgarisation qui mérite de figurer à côté des travaux d'érudition, la Bible avec variantes, qu'on appelle *the Variorum Bible*. La Revision d'Oxford n'est pas sans avoir rencontré bien des résistances ; elle n'est pas admise dans le culte anglican et, par conséquent, elle ne peut devenir le bréviaire du *clergyman* ni accompagner au temple les fidèles de l'Eglise établie. Les professeurs d'Oxford ont pensé qu'il y avait place à côté d'elle pour une nouvelle édition de la « version autorisée, » mais accompagnée de notes qui corrigent la traduction et qui indiquent les principales leçons des versions et des manuscrits. Tous les auteurs, d'Origène à M. Renan, figurent dans ces notes, qui sont aussi brèves que bien choisies et qu'anime l'esprit scientifique le plus pur. Peut-être pourrons-nous sourire doucement en lisant, en marge du chapitre premier de la Genèse, la date : « *Before Christ* 4004, » ou, en tête de Job : « *Before Christ, circa* 1520. » Ce petit accommodement à l'usage n'est pas digne d'un livre de la valeur de celui-ci. Tout homme sachant l'anglais, qu'il soit théologien ou simple lecteur de la Bible, ne pourra trouver un meilleur compagnon que ce beau livre, qui vaut toute une bibliothèque et une bibliothèque bien choisie.

Un des auteurs de la nouvelle Bible à variantes, M. Sanday, a publié en même temps un petit manuel de critique qui est fort bon. C'est une collation du Nouveau Testament de Westcott et Hort, accompagnée d'une revue des principales variantes, suivies de leurs autorités. Certaines versions orientales, en particulier les égyptiennes, si importantes et encore peu connues, sont étudiées dans un appendice dû en grande partie à un jeune orientaliste d'Oxford, M. Headlam. Ce petit livre semble bien être en grande partie sorti des travaux préparatoires de la *Variorum Bible*. Heureux les savants qui peuvent ainsi donner au public leurs cahiers de notes, pour lui apprendre comment on travaille avec soin.

[1] Tome XVI, 1883, p. 66. Comparez le *Bulletin critique*, t. X, 1889, p. 381.

L'Allemagne nous envoie un volume splendide, œuvre collective d'un groupe d'hommes compétents, publiée à grands frais par la Société d'histoire rhénane. D'après le titre, c'est simplement la notice d'un très beau manuscrit des Evangiles en lettres d'or, écrit au temps de Charlemagne et conservé à Trèves. En réalité, c'est toute une étude des Bibles carlovingiennes, de leur texte et de leur illustration. C'est un grand danger de sortir de son sujet; on s'expose à des conclusions hâtives et à des hypothèses qui ne se vérifieront peut-être pas toutes. C'est ainsi que les conclusions de M. Corssen, relativement à l'histoire du texte, pourraient bien n'être pas le dernier mot de la science. M. Janitschek, qui traite de l'histoire de la miniature, a quelquefois travaillé de seconde main et le lecteur s'en aperçoit. Il n'importe. Comme on dit dans le peuple, il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais. Nous avons ici la première histoire du texte des Evangiles au temps de Charlemagne et cette histoire est écrite avec un soin extrême. De son côté, l'archéologie du moyen âge tirera le plus grand parti des planches, admirablement exécutées et surtout parfaitement choisies, qui accompagnent ce luxueux ouvrage. C'est l'histoire de l'art chrétien mise sous nos yeux et pour ainsi dire vivante devant nous.

J'ai réservé pour la fin de cette étude une petite plaquette que je ne mentionnerai que par un mot; c'est l'édition d'un manuscrit grec de saint Paul, qu'on désigne par la lettre H, publiée par M. Omont, de la Bibliothèque nationale. Si la qualité compense la quantité, ce petit ouvrage pourra faire pardonner à la France de ne pas tenir une plus grande place dans la revue des études bibliques.

J'ai quelquefois désiré qu'il se formât, entre tous ceux qui s'occupent du texte du Nouveau Testament, des versions de la Bible et du texte grec de l'Ancien Testament, une société qui réunît les hommes de divers pays qui se livrent aux mêmes études. Mais qu'y gagnerions-nous que nous n'ayons déjà ? Notre science est la plus internationale et la plus « interconfessionnelle » en même temps. Entre ceux qui se vouent à l'étude désintéressée du texte biblique, il s'est formé depuis longtemps, sans aucun cadre officiel et en dehors de toute organisation, une sorte d'alliance qui tient très ferme et dont la première condition est l'absence de toute polémique comme de toute rivalité. Obligés de poursuivre leurs manuscrits de bibliothèque en bibliothèque, ils savent ce que c'est que voyager et ils apprennent à se connaître mieux que par un bulletin ou un annuaire. La Société des études bibliques n'a pas à être fondée, elle s'est formée tout naturellement le jour où s'est réveillé, parmi ceux qui aiment la Bible dans les divers pays et dans les diverses Eglises, l'esprit de critique et de saine et bonne érudition.

S. Berger.

EDMOND DE PRESSENSÉ. — HISTOIRE DES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE [1].

M. de Pressensé donne au public et à l'Eglise de beaux exemples d'ardeur au travail et de fidélité à ses convictions. Sa plume est toujours alerte : il aborde courageusement toutes les questions nouvelles de l'ordre moral ou religieux et ne cesse de corriger ses ouvrages anciens pour les amener aussi près que possible de la perfection; quand il annonce une nouvelle édition entièrement refondue de l'un ou de l'autre [2], on peut être sûr qu'il reste en deçà de la vérité plutôt qu'il ne la dépasse. Le livre a été si bien retravaillé pour tenir compte de tous les travaux de la science contemporaine, qu'il peut passer pour un volume nouveau. Une seule chose est restée la même au milieu de toutes ces corrections, nous voulons dire l'inspiration centrale, l'esprit directeur de l'œuvre. En lisant le présent volume, nous avons retrouvé encore une fois M. de Pressensé tel que nous le connaissions, voyant les choses en grand, attentif aux problèmes d'importance capitale plus qu'aux minutieux détails d'érudition, s'adressant au public cultivé en général plutôt qu'à un petit cercle de spécialistes, étranger dans sa manière à toute équivoque, à tout sous-entendu perfide ou simplement malicieux, mettant dans son style une chaleureuse éloquence, et, malgré toutes les critiques qu'on pourrait lui présenter sur l'exactitude de quelques points particuliers, imposant le respect par l'élévation et la sincérité de ses convictions, plus encore peut-être par le courage qu'il met à les défendre et à les propager.

Sa grande ambition, — nous le savions depuis longtemps, mais nous avons été heureux de le constater encore, — est d'allier dans ses recherches une foi religieuse solide, authentique, sans arrière-pensée, avec cette liberté d'appréciation qui peut seule donner du prix à une œuvre d'histoire. Cette attitude n'est pas sans difficulté; M. de Pressensé doit l'avoir senti plus d'une fois en présence des attaques des savants incrédules et devant celles, plus douloureuses peut-être, de frères en la foi qui n'ont pas le respect des exigences scientifiques. Il n'a pourtant pas changé son point de vue, et sa persévérance même, unie à l'incontestable valeur de ses travaux, prouve qu'il n'avait pas commencé par faire fausse route. Rien n'est plus encourageant que cet exemple; nous nous sentons pressé de remercier celui qui nous l'a donné et de lui exprimer nos vœux

[1] *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, par Edmond de Pressensé. — Nouvelle édition entièrement refondue; troisième volume, seconde série. — Le siècle apostolique, seconde période. L'âge de transition. — Paris, Fischbacher, 1889, un vol. in-8° de IX et 605 pages.

[2] Profitons de cette occasion pour rappeler que le volume intitulé *L'Ancien monde et le Christianisme*, qui forme comme l'introduction de l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise* vient de paraître également en seconde édition revue et corrigée.

pour qu'il puisse mener à bonne fin ses longs mais utiles travaux.

Le volume que nous annonçons s'ouvre à l'emprisonnement de saint Paul à Jérusalem ; il comprend la fin de l'histoire des apôtres et de celle de l'Eglise à leur époque, l'exposé de la pensée de Paul, y compris toutes les questions d'authenticité relatives à ses épîtres, la critique des écrits johanniques et l'analyse de leur doctrine, à laquelle l'auteur entremêle d'une façon un peu inattendue ce qui concerne l'épître de Jude ; enfin l'histoire de l'Eglise à l'époque des Pères apostoliques, époque que M. de Pressensé appelle l'âge de transition, parce qu'elle est intermédiaire entre le siècle des apôtres et la formation du catholicisme (pag. 598). Ce simple aperçu de la table des matières montre que l'auteur a dû aborder un grand nombre de questions critiques des plus controversées et des plus ardues. Indiquons les solutions qu'il donne aux principales d'entre elles sans nous attarder à la discussion ; pour la rendre fructueuse, il faudrait disposer de plus d'espace que nous ne pouvons nous en donner ici.

Le premier problème que M. de Pressensé rencontre sur sa route est celui de la double captivité de Paul. Il en admet la réalité, en se basant bien moins sur les textes tirés de Clément Romain ou des autres Pères que sur le témoignage des épîtres pastorales. C'est dire qu'il accepte celles-ci comme authentiques, ainsi que toutes les autres lettres portant le nom de l'apôtre.

Sur la mort de Pierre, M. de Pressensé se montre moins affirmatif; cependant il incline encore ici pour la solution traditionnelle, c'est-à-dire pour la réalité du martyre de Pierre à Rome, à la même époque à peu près que celui de Paul.

Passant à l'exposé de la pensée du grand apôtre, M. de Pressensé insiste beaucoup sur les développements successifs par lesquels elle a dû passer, et cherche à en rendre compte. Sa méthode est de noter les éléments nouveaux que présente chacune des épîtres de Paul dans leur série chronologique et de les signaler comme autant d'enrichissements des conceptions mêmes de l'auteur. Saint Paul, d'après M. de Pressensé, aurait admis la préexistence personnelle de Jésus-Christ et son entière subordination au Père ; il aurait cru à la valeur substitutive de la mort du Sauveur, sans ramener à ce point toute l'efficacité salutaire du sacrifice de la croix. M. de Pressensé est très préoccupé de montrer la place que la notion de la liberté morale joue dans l'anthropologie de saint Paul, et, par conséquent, d'en exclure l'idée du serf arbitre que les théologiens ont bien souvent cru y constater; ainsi, Paul n'enseignerait pas une prédestination absolue des hommes au salut ou à la perdition, et le chapitre IX des Romains n'aurait trait qu'au sort des peuples, non à celui des individus ; ainsi encore, contrairement aux assertions de M. Sabatier, l'apôtre aurait accordé au premier Adam la pleine liberté de ne pas pécher, celui-ci aurait donc possédé, dès sa

création, une parcelle au moins de la vie divine et supérieure désignée sous le nom d'*esprit*.

Dans le tableau des luttes soutenues par saint Paul contre les judaïsants, je note la définition que donne M. de Pressensé du « parti de Christ » (1 Cor. I, 12), il se serait composé de juifs éclectiques, admettant des idées païennes; c'est parmi eux qu'il faudrait chercher les adversaires de la résurrection des corps et les chrétiens qui inclinaient à l'ascétisme absolu dans le mariage. La question des rapports entre les anciens et les évêques, au temps des apôtres, est tranchée dans le sens de l'identité, comme chez la plupart des auteurs protestants.

M. de Pressensé admet l'authenticité presque absolue des écrits attribués par l'Eglise à l'apôtre Jean. Pour lui, l'Apocalypse n'est pas un livre juif à peine retouché par un chrétien, c'est un ouvrage essentiellement chrétien; cependant, ajoute-t-il, les visions des deux témoins et de la femme enceinte poursuivie par le dragon (Apoc. XI, XII), appartiennent bien à l'apocalypse juive : « le voyant les a en quelque sorte reconquises par quelques mots décisifs, qui n'ont pu néanmoins aboutir à une assimilation complète. » (pag 335). Ce voyant réellement inspiré par Dieu, et qui décrit à grands traits symboliques la lutte continuelle entre Christ et Satan, lutte couronnée par la victoire de Christ, n'est autre que Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, et son œuvre doit dater de l'époque qui sépara la persécution des chrétiens par Néron de la ruine du temple de Jérusalem, on peut lui assigner pour date l'an 69; seules, les sept épîtres des chapitres II et III semblent avoir été composées plus tard, peut-être à la fin du siècle, à cause de l'état profondément troublé des communautés à qui elles sont adressées.

L'authenticité du quatrième évangile et des trois épîtres attribuées par l'Eglise à saint Jean n'est pas moins certaine que celle de l'Apocalypse. Seul, le chapitre XXI de l'Evangile doit être considéré comme inauthentique, l'apôtre y étant désigné à la troisième personne, tandis que l'écrivain parle de lui-même à la première du pluriel (XXI, 24), sans doute au nom de l'Eglise qu'il représente. M. de Pressensé accorde une grande valeur historique aux témoignages, du quatrième évangile : par son moyen, nous pouvons compléter, corriger même les assertions des synoptiques que le texte de Jean suppose sans cesse connus, et pénétrer sans crainte d'erreur dans la pensée de Christ. Même quand l'évangéliste résume, complète les paroles de Jésus ou de ses divers interlocuteurs (III, 29 ; XII, 37), il reproduit encore sa pensée, il en est tout imprégné : la subjectivité de Jean, nous dit M. de Pressensé (pag. 376), n'est pas autre chose que l'empreinte de la personne du Christ dans l'âme qui l'a le mieux compris et pénétré. Il faut pourtant statuer une exception au moins formelle à cette identité de la pensée du Maître et de son disciple. Si Jésus a affirmé sa propre préexistence, on ne saurait admettre

pourtant qu'il se soit désigné lui-même sous le nom de Verbe que Jean lui donne avec une prédilection évidente. Cette appellation, dit notre historien, ne fait pas de l'apôtre un disciple de Philon, car la conception apostolique et chrétienne du Verbe est « en opposition directe » avec celle de la philosophie judéo-alexandrine, la première impliquant la personnalité du Verbe que la seconde exclut. Cependant, l'emploi de ce terme prouve que l'apôtre a emprunté des formules au néo-platonisme de son siècle, ce qui s'explique, ajoute M. de Pressensé, par son séjour dans un centre intellectuel de l'Asie Mineure, tel qu'Ephèse (pag. 379). Cette circonstance peut nous faire comprendre aussi que le style du quatrième évangile et des épîtres soit beaucoup plus pur que celui de l'Apocalypse. Quant aux différences de doctrine entre l'Apocalypse et les autres écrits johanniques sur toutes les questions d'eschatologie, M. de Pressensé ne se les dissimule pas, elles prouvent seulement à ses yeux que l'apôtre, à la fin de sa vie, a réalisé des progrès considérables dans le sens de la spiritualité de l'espérance chrétienne.

La hauteur à laquelle M. de Pressensé place les monuments de la pensée de saint Jean doit faire paraître d'autant plus pauvre et plus pâle la littérature de la période suivante ou des Pères apostoliques; cependant, il se garde de les traiter avec dédain, comme cela est trop souvent arrivé à des auteurs protestants désireux de faire ressortir de toute façon la valeur unique des textes sacrés. Dans cette dernière partie du volume, nous avons remarqué surtout la discussion relative aux épîtres d'Ignace. Dans sa première édition, M. de Pressensé admettait l'authenticité des trois seules lettres dont nous possédons un texte syriaque, il est revenu de cette opinion et accepte les sept épîtres mentionnées par Eusèbe et publiées pour la première fois au dix-septième siècle. L'épître de Polycarpe est admise également comme authentique et M. de Pressensé accepte les calculs de M. Waddington, fixant à l'an 154 la date du martyre de l'auteur de cet écrit. Dans son prochain volume, il nous montrera sans doute comment cette hypothèse s'accorde avec la chronologie des évêques romains, puisque Eusèbe place dans les années 157 à 168 l'épiscopat d'Anicet avec qui Polycarpe doit avoir eu un entretien sur la question pascale.

Mentionnons enfin les opinions de M. de Pressensé sur la *Didaché*. Il admet pleinement l'intégrité et l'unité de cet écrit, qu'il fait remonter à une très haute antiquité : ce serait un ouvrage de la fin du premier siècle, antérieur soit à l'épître dite de Barnabas qui en utilise la première partie, soit au pasteur d'Hermas, dont la date doit être cherchée, suivant les indications du canon de Muratori, dans les années 140 à 150.

Tels sont les principaux résultats des recherches de M. de Pressensé; maint critique aventureux pourra les trouver peu originaux et nous ne nous dissimulons pas les objections qu'on peut for-

muler contre plusieurs d'entre eux. Mais, à tout prendre, nous préférons ce conservatisme critique aux entassements d'hypothèses bizarres et radicales dont tant de théologiens se sont fait gloire en Allemagne et ailleurs. M. de Pressensé serait le premier à reconnaître qu'il reste encore bien des points obscurs dans cette histoire du christianisme primitif; il n'en rend pas moins un service réel au public protestant de langue française en cherchant à lui représenter les destinées de l'Eglise à l'époque si importante de ses origines. H. L.

KAUTZSCH ET SOCIN. — LA GENÈSE TRADUITE, AVEC DISTINCTION DE SES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS[1].

Bien qu'il s'agisse d'une traduction de la Genèse en *allemand*, ce petit livre est de nature à intéresser hautement quiconque parmi nous s'occupe de l'étude exégétique et critique de la Bible. Ce n'est pas la première fois que nous voyons MM. Kautzsch et Socin mettre en commun les trésors de leur science. Déjà en 1876, étant tous deux professeurs à l'Université de Bâle, ils partaient en guerre *viribus unitis* contre les prétendues « antiquités moabites. » Vers la même époque ils prenaient, à l'instigation de M. Zimmermann, l'auteur des « Cartes et plans relatifs à la topographie de Jérusalem, » l'initiative de la fondation d'une Société allemande pour l'exploration de la Palestine, initiative qui a été couronnée du succès le plus réjouissant. Depuis lors, s'étant retrouvés comme collègues à Tubingue[2], ils ont choisi pour objectif de leurs communs travaux une nouvelle traduction de la Genèse qui, tout en offrant une reproduction exacte de l'original, une Genèse en bon allemand, représenterait à l'œil la composition littéraire de ce livre, en d'autres termes, la diversité des matériaux entrés dans la constitution de son texte actuel.

Il ne nous appartient pas de juger leur œuvre de *traduction*. Elle nous paraît constituer un essai assez hardi et, en somme, pas trop mal réussi, de concilier la fidélité au sens de l'original hébreu avec la liberté qu'exigent les égards dus au génie particulier de la langue allemande. On trouvera peut-être que le désir de sortir des vieilles ornières les a entraînés parfois à effacer plus que de raison la couleur orientale et antique, et à s'écarter sans nécessité du principe qui consiste à rendre, autant que possible, un même terme hébreu par le même mot ou la même tournure moderne. Sous

[1] *Die Genesis, mit äusserer Unterscheidung der Quellenschriften übersetzt*, von E. Kautzsch und A. Socin, Professoren zu Tubingen. — Freiburg i. B. 1888, Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). — VIII et 120 pages.

[2] On sait qu'aujourd'hui M. Kautzsch est à Halle, et que M. Socin a été appelé récemment à Leipzig.

ce dernier rapport nous avouons n'être qu'à moitié satisfait des différentes manières de paraphraser le mot *berîth* au chap. XVII et ailleurs.

Un détail à signaler, c'est que certains mots ou membres de phrases sont laissés en blancs, ou plutôt remplacés par des points. Ceci a lieu dans les cas où les traducteurs ont désespéré du texte traditionnel. Tels sont les mots מבוא et לשוח dans XXIV, 62 et 63; les derniers mots de XXV, 18; le verbe תריד dans XXVII, 40 (trad. franç. ordinaire: *étant devenu maître;* Perret-Gentil : *mobile comme tu l'es;* Lausanne : *en te débattant;* Segond : *en errant librement çà et là*; Reuss : *comme tu mèneras une vie vagabonde*; Bible annotée : *en faisant effort.*) Il en est de même, dans la « bénédiction » de Jacob, Gen. XLIX, du dernier mot du v. 5 relatif à Siméon et à Lévi; du fameux *Shîloh*, v. 10, et des quatre derniers mots du v. 24, concernant Joseph. « C'est là, disent à ce propos les auteurs dans une note, de l'hébreu que pas une âme ne peut traduire. »

Au point de vue *critique* cette publication est appelée à rendre un réel service, non seulement au public restreint que MM. Kautzsch et Socin semblent avoir eu tout d'abord en vue, celui des auditoires de théologie, mais à tous ceux qui désirent se rendre compte d'une manière concrète, en quelque sorte sur le vif, de l'état actuel des études relatives à la distinction des « sources » du Pentateuque et spécialement de la Genèse. Rien de plus instructif que ces pages pour qui aurait lu auparavant le livre de M. Westphal.

Pour mettre sous les yeux du lecteur le résultat de l'analyse critique du texte, on a le choix entre trois méthodes. On peut, comme l'a fait jadis Astruc pour ses *Mémoires originaux*, procéder par synopse en répartissant les éléments constitutifs du texte entre autant de colonnes parallèles qu'il y a de sources. Ou bien, on peut essayer de reconstituer les sources une à une, les reproduire séparément, à la suite l'une de l'autre, en rapprochant et juxtaposant les *membra disjecta* de chacune d'elles, et mettre à part ce qui provient du rédacteur: ainsi ont procédé Ed. Böhmer, dans son ouvrage allemand de 1862 sur « le 1er livre de la Thora, » et François Lenormant, dans son « Essai de restitution des livres primitifs » qui forme la seconde partie de sa *Genèse*, publiée en 1883. (Voir la Revue de théol. et de phil. de cette année-là, pag. 539-544.) Ou bien enfin, sans disséquer le texte actuel, on peut distinguer les divers éléments dans le corps même du texte en adoptant pour chacun d'eux un caractère typographique spécial: c'est la méthode appliquée par Böhmer au texte hébreu lui-même, dans un premier travail publié par lui en 1860, et suivie par Lenormant dans la première partie de sa traduction française.

Quiconque s'est essayé à de pareils travaux a pu se convaincre que chacun de ces systèmes a ses avantages et ses inconvénients. Nous croyons qu'à tout prendre le troisième est préférable aux

deux autres et que les auteurs du livre que nous annonçons ont bien fait de se décider pour celui-là. Il a l'avantage, tout en laissant intacte la contexture actuelle du récit telle qu'elle est résultée de la dernière rédaction, de démontrer *ad oculos* combien la forme sous laquelle ces traditions sur les premières origines d'Israël sont parvenues jusqu'à nous est peu homogène, à quel point elle ressemble à cette χιτων ποικιλος, cette tunique bigarrée, polychrome, que (d'après les LXX) le patriarche fit faire à son fils de prédilection. Rien de plus facile d'ailleurs, pour peu que l'exécution typographique soit convenable, que de suivre la trace, sinon toujours le fil des différents récits primitifs et de se rendre compte de la manière dont ils ont été combinés. Mais en même temps cette méthode a l'avantage de favoriser moins que ne le font les deux autres l'idée erronnée que l'œuvre de rédaction aurait consisté en un simple travail de manœuvre, que la Genèse n'est pas autre chose qu'un ouvrage de mosaïque, une pure compilation, et que la critique peut d'ores et déjà se flatter de dresser infailliblement l'acte d'origine de chaque verset, de chaque membre de phrase, pour ne pas dire de chaque mot du texte actuel.

Il y a longtemps que les critiques sérieux sont revenus de cette illusion, si tant est qu'ils l'aient jamais partagée. Sans doute il existe un fond solide de résultats avérés, et le travail qui nous occupe montre clairement que *pour l'essentiel* l'accord est établi, quant au problème littéraire, même entre les critiques qui sont, pour le moment, le moins près de s'entendre sur le problème historique. Mais il reste *dans le détail* bien des questions à résoudre, sur lesquelles les avis diffèrent et où la prudence conseille de suspendre son jugement. Ces divergences d'opinions portent principalement sur trois points : 1° la distinction exacte, dans certains morceaux composites, entre les éléments provenant du *jéhoviste* et ceux de l'*élohiste* (appelé autrefois *second* élohiste ;) 2° parmi les morceaux *jéhovistes* eux-mêmes, la mise à part de ceux qui appartiennent à une « couche » particulière, probablement plus ancienne, en d'autres termes, la distinction entre un premier et un second jéhoviste ; 3° la part qui revient dans l'œuvre de *rédaction* aux rédacteurs successifs, savoir à celui qui a réuni J et E, au rédacteur deutéronomique, et au dernier rédacteur qui a pris pour base le *Code Sacerdotal* (le ci-devant *premier* élohiste.)

Dans ces cas plus ou moins douteux nos auteurs, pour parler leur propre langage, « se sont efforcés de prendre une position neutre. » Tout en mettant en relief, par de gros caractères bien distincts, les trois sources principales : *Code sacerdotal* (gothique), *Jéhoviste* (italique) et *Elohiste* (antique,) ils ont réservé un type à part (romain) pour les morceaux de *J E* dont ils ont renoncé à faire l'analyse, savoir : XV, 1-3 ; XXXV, 16-22 a. ; XXXVI, 31-39, et un autre (petit italique) pour certains éléments jéhovistes plus anciens, désignés par le chiffre J^1 : IV, 16*b*-24 ; VI, 1-4 ; IX, 20-27 ; XI, 1-9 ;

XLIX, 1*b*-27. En outre, trois espèces différentes de lettres gothiques sont employées, l'une pour le chapitre XIV (tiré d'une *source particulière*) ; une autre pour tous les textes où la *rédaction*, n'importe laquelle, est intervenue directement ; la troisième, minuscule, pour les *gloses* qui ont pénétré dans le texte à une époque postérieure.

La traduction est accompagnée d'un commentaire sous forme de notes au bas de la page, où toutes les questions encore pendantes sont brièvement discutées et où la préférence donnée à telle ou telle solution est expliquée et justifiée. Naturellement il est tenu grand compte dans ces discussions sommaires de l'opinion d'autorités telles que Wellhausen et Dillmann. Ce qui nous paraît le plus sujet à caution dans ce beau travail de critique, c'est la part considérable qui est faite au rédacteur ou plutôt à la rédaction. N'y aurait-il pas là un excès de réaction contre le rôle trop effacé et trop machinal qu'on lui attribuait précédemment ? Nous ne pouvons nous défendre de l'impression que R, ce personnage collectif et éminemment « neutre », intervient parfois à point nommé pour tirer la critique d'embarras en présence d'un passage particulièrement réfractaire à l'analyse. Mais est-il possible, en une matière aussi complexe, qu'il ne subsiste un certain nombre de points discutables ? Faut-il s'étonner si certaines solutions n'ont qu'une valeur relative, un caractère provisoire ? La critique, en effet, n'a pas dit son dernier mot et elle n'en est pas à sa dernière étape. Il y a sans doute une limite au delà de laquelle l'accord et la certitude cesseront nécessairement. Qui oserait prétendre que cette limite est déjà aujourd'hui atteinte ? Les magnifiques résultats déjà obtenus permettent de bien augurer de l'avenir. Soyons reconnaissants à MM. Kautzsch et Socin de nous avoir mis à même de faire notre balance en constatant, d'une part, ce qui est aujourd'hui acquis, de l'autre, le résidu de questions qu'il nous reste à élucider.

H. V.